



HAL
open science

Les Nouvelles de l'Archéologie, la théorie et l'action : la crise de la quarantaine n'est pas inéluctable !

Anick Coudart, Jean-Paul Demoule

► To cite this version:

Anick Coudart, Jean-Paul Demoule. Les Nouvelles de l'Archéologie, la théorie et l'action : la crise de la quarantaine n'est pas inéluctable!. Les Nouvelles de l'archéologie, 2019, Les nouvelles ont 40 ans!, 157-158, pp.11-16. 10.4000/nda.7131 . hal-02906395

HAL Id: hal-02906395

<https://hal.science/hal-02906395v1>

Submitted on 28 Jul 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les nouvelles de l'archéologie, la théorie et l'action : la crise de la quarantaine n'est pas inéluctable !

Anick Coudart et Jean-Paul Demoule



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/nda/7131>
DOI : 10.4000/nda.7131
ISSN : 2425-1941

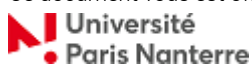
Éditeur

Editions de la maison des sciences de l'homme

Édition imprimée

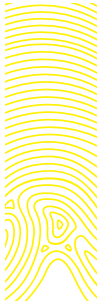
Date de publication : 5 décembre 2019
Pagination : 11-16
ISBN : 978-2-7351-2551-7
ISSN : 0242-7702

Ce document vous est offert par Université Paris Nanterre



Référence électronique

Anick Coudart et Jean-Paul Demoule, « *Les nouvelles de l'archéologie*, la théorie et l'action : la crise de la quarantaine n'est pas inéluctable ! », *Les nouvelles de l'archéologie* [En ligne], 157-158 | 2019, mis en ligne le , consulté le 24 juillet 2020. URL : <http://journals.openedition.org/nda/7131> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/nda.7131>



Les nouvelles de l'archéologie, la théorie et l'action : la crise de la quarantaine n'est pas inéluctable !

Anick Coudart

DIRECTRICE DE RECHERCHE HONORAIRE AU CNRS
RESEARCH PROFESSOR HONORAIRE À ARIZONA STATE UNIVERSITY
UMR 8215 « TRAJECTOIRES : DE LA SÉDENTARISATION À L'ÉTAT »
(CNRS, UNIVERSITÉ DE PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE)
ANICK.COUDART@ASU.EDU

Jean-Paul Demoule

PROFESSEUR ÉMÉRITE À L'UNIVERSITÉ DE PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE
UMR 8215 « TRAJECTOIRES : DE LA SÉDENTARISATION À L'ÉTAT »
(CNRS, UNIVERSITÉ DE PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE)
JEAN-PAUL.DEMOULE@UNIV-PARIS1.FR

Comme chacun sait, *Les nouvelles de l'archéologie* furent fondées il y a quarante ans par une poignée de trente-naires, qui ont donc aujourd'hui quarante années de plus (Coudart 1988, 2009; Demoule 2012c). Une conception est toujours un événement un peu mystérieux, sinon discuté, et l'étude de l'évolution de la composition du comité de rédaction de ladite revue serait certainement un sujet historiographique intéressant. Avec un sens certain de ce qu'on appelle l'entrisme, il panachait à l'origine trois groupes sociologiques d'archéologues, soit la bande fondatrice qui comprenait notamment, par ordre alphabétique, Françoise Audouze, Thierry Berthoud, Jean Chapelot, Serge Cleuziou (1945-2009), Anick Coudart, Jean-Paul Demoule, Alain Ferdière et Alain Schnapp; puis quelques notables éclairés destinés à servir de caution et qui assistaient rarement au comité de rédaction, tel ce préhistorien réputé qui vint une seule fois, juste après l'élection de François Mitterrand; et enfin un groupe de collègues, souvent jeunes mais déjà bien intégrés dans les différentes institutions et progressivement séduits par la ligne et les ambitions de la revue – groupe régulièrement renouvelé en fonction des intérêts et des tâches de ses membres.

Une conception

Les deux auteurs de cet article se souviennent d'une suggestion que leur avait faite Mario Borillo, alors directeur du Centre d'analyse documentaire pour l'archéologie (CADA), fondé à Marseille par Jean-Claude Gardin (1925-2013) et devenu depuis le Laboratoire d'informatique pour les sciences de l'homme (LISH): lancer une *newsletter* d'environ quatre pages qui publierait à date régulière les principales informations concernant l'archéologie, en particulier l'archéologie théorique (Coudart 2006, 2009). Cette suggestion fut discutée par le groupe fondateur susnommé et déboucha sur le numéro zéro des *Nouvelles*, un collector. Cela n'avait pu se faire qu'avec le soutien



Fig. 1. Trois des fondateurs des *Nouvelles de l'archéologie*, Anick Coudart, Serge Cleuziou et Jean-Paul Demoule, en 1976 dans la vallée de l'Aisne et en 1996, vingt ans après, à Cerisy. © Droits réservés.

indéfectible de Clemens Heller (1917-2002), alors directeur de la Maison des sciences de l'homme, qui avait auparavant favorisé la tenue de tables rondes dans cette même maison, à l'initiative de Jean Chapelot et d'Alain Schnapp, sur l'organisation de l'archéologie en France (Chapelot & Schnapp 1984). Poursuivant cette stratégie, les premiers numéros furent tirés à 3 000 exemplaires à la Maison des sciences de l'homme et diffusés gratuitement aux archéologues professionnels et à toute personne en faisant la demande; ils devinrent payants – sauf pour les étudiants et les contractuels – en 1983, à partir du numéro 11, et le tirage baissa pour se stabiliser autour de 1 600 exemplaires pendant les deux décennies suivantes, chiffre qui correspondait à peu près à celui de la communauté professionnelle, comme le confirment les statistiques, avec une répartition assez égale entre les différentes disciplines (Cleuziou & Coudart 1984). C'est ainsi que l'on crée un besoin; encore faut-il qu'il réponde à une attente. Dès 1981, la revue avait affirmé sa légitimité en organisant le 7 novembre, dans le cadre des Assises de la recherche et



Fig. 2. Manifestation pour les droits et devoirs de l'archéologie préventive à Paris, en 1997. On y voit plusieurs de fondateurs de la revue *Les nouvelles de l'archéologie*. © Marc Talon.

de la technologie lancées par le ministre de la Recherche, Jean-Pierre Chevènement, une Journée de l'Archéologie à la Sorbonne, puis, les 18 et 19 décembre, des Journées nationales de la Recherche archéologique dont des numéros spéciaux rendirent compte (NDA 1981b, etc.).

Le principe de la revue était, d'une part, de publier des dossiers thématiques et des articles sur des sujets jugés importants et, d'autre part, de diffuser les nouvelles de la discipline concernant chaque institution, à une époque (il faut le rappeler) où Internet n'existait pas. Si l'on consulte les sommaires des anciens numéros, on mesure la place que tenait la rubrique « Organisation et conduite de la recherche », soit 38 % du nombre de pages publiées (Coudart 1988), avec une masse d'informations dont il n'est pas certain qu'elles parviennent toujours aujourd'hui aux archéologues intéressés. Car, si cette seconde fonction a en partie disparu avec le développement des réseaux dits sociaux et des sites internet, il n'existe néanmoins aucune plate-forme commune qui permettrait aux archéologues professionnels de prendre connaissance de l'ensemble des informations pertinentes les concernant. Celles de la Toile sont à la fois pléthoriques, dispersées, non-hiérarchisées, et plus ou moins validées. Notons aussi l'importance politique des éditoriaux, signés « La rédaction » mais rédigés en majorité, au moins pendant les deux premières décennies, par les deux auteurs de cet article en accord avec le comité.

Parmi les dossiers qui ont été régulièrement traités dès les premières années, on note ce qui relève de l'archéologie de sauvetage – on ne disait pas encore « préventive » –, tel

celui sur archéologie et aménagement, qui pointait déjà il y a 40 ans, « le risque d'un divorce intellectuel entre une archéologie de sauvetage "sale" et riche et une archéologie théorique, mais pauvre, comme c'est le cas avec le *Cultural Resource Management* nord-américain » (NDA 1982: 10), ou bien celui sur l'archéologie au ministère de la Culture (NDA 1981a).

Par ailleurs, l'intérêt pour les questions de méthode et de théorie était et est resté central. À preuves, les dossiers sur l'archéométrie (NDA 1979), l'ethnoarchéologie (Audouze & Perlès 1980), ou l'archéologie théorique (Cleuziou & Demoule 1980a, b). Celle-ci était en effet au centre des préoccupations du groupe fondateur et fit l'objet de mises au point régulières, au sein de la revue ou en dehors (Cleuziou *et al.* 1991, Coudart & Olivier 1995). Mais qu'entendait-on alors et qu'entend-on aujourd'hui par « archéologie théorique », sachant que l'archéologie n'a jamais produit une seule théorie qui lui soit propre, sinon par association avec l'ethnologie à propos de la durée potentielle d'une culture en fonction du nombre des options d'aménagement de son habitation (Coudart 1994) ?

Le collège invisible

Cette préoccupation était alors l'écho direct, dans cette génération des archéologues babyboomers français (Cleuziou *et al.* 1973), de l'indéniable rupture que venaient de provoquer, simultanément dans différents pays, un

certain nombre d'archéologues de la génération précédente comme Lewis Binford (1931-2011) et son autoproclamée *New Archaeology* aux États-Unis ou David Clarke (1937-1976) et son *Analytical Archaeology* en Grande-Bretagne, mais aussi Carl-Axel Moberg (1915-1987) en Suède, Bohumil Soudsky (1922-1976) en Tchécoslovaquie, Stanislas Tabaczinsky en Pologne, Lev Klejn en Union soviétique, ou encore Jean-Claude Gardin en France. Ils formaient ce que Lev Klejn a appelé un « collège invisible », une expression qui remonte au XVII^e siècle anglais, empruntée aux sociologues (Klejn 1980). Tabaczinsky et Moberg participèrent d'ailleurs, aux côtés de Robert Chapman, au dossier sur l'archéologie théorique précité, tout comme Lewis Binford contribua à celui sur l'ethnoarchéologie – ce qui assit d'emblée la légitimité internationale de la revue.

De fait, la rédaction a constamment accordé une attention particulière à l'évolution de l'archéologie anglo-américaine. Elle a consacré un dossier entier à la préhistoire aux États-Unis (Audouze 1986) et certains de ses membres ont régulièrement rendu compte des congrès annuels de la *Society for American Archaeology* auxquels ils assistaient (par exemple, Coudart & Demoule 1994). Cette rupture était multiforme, à la fois épistémologique, avec la recherche de mécanismes de validation qui rapprochent l'archéologie des sciences dites exactes, et méthodologique, avec l'intégration des nouvelles disciplines connexes, physico-chimiques (l'archéométrie), environnementales, mathématiques et informatiques – celles-ci particulièrement défendues par Jean-Claude Gardin, organisateur, en 1969, du premier congrès international sur l'informatique en archéologie (Gardin 1970). L'informatique était alors naissante et Gardin avait tendance à en surestimer l'impact: selon lui, le recours aux ordinateurs – qui occupaient alors des pièces entières des centres de calcul pour une puissance qui, dans celui du Pharo à Marseille, représentait environ 1500 K – allait contraindre les archéologues à formaliser leurs données sous forme de « codes descriptifs » et à les rendre publiques, en contrepartie de l'utilisation des machines. L'apparition de la microinformatique et sa généralisation allaient vite donner tort à sa seconde prédiction, mais l'informatique tenait alors une place importante dans les pages de la revue, y compris pour relever l'échec de projets ambitieux mais jamais réalisés (Cleuziou & Demoule 1980b).

La théorie, il y a quarante ans

Plus généralement, Gardin considérait que les sciences humaines et sociales en étaient au même point que les sciences dites « exactes » à la Renaissance, et qu'il leur faudrait donc au moins trois siècles pour atteindre le degré de scientificité de ces dernières. L'intérêt qu'il manifesta bientôt pour les « systèmes experts » (Gardin *et al.* 1987), avec l'ambition de développer des modes de raisonnement contrôlables et répétables, n'a finalement pas rencontré celui des archéologues, à l'exception d'Alain Gallay en Suisse. Mais, pour notre génération, ses travaux ont constitué une indispensable hygiène intellectuelle et critique, même si, comme l'a dit un jour un collègue améri-

cain, « Gardin finit là où je commence ». De fait, la grille de lecture qu'il proposait distinguait assez logiquement les six moments de la recherche archéologique: objectifs/collecte des données/description/traitement/interprétation/validation. Cette grille structure explicitement l'article précité et nous l'avons reprise dans un autre article paru la même année (Cleuziou & Demoule 1980b).

Dans *Les nouvelles de l'archéologie*, nous rappelions que la question des objectifs d'une fouille n'est pas toujours posée, certains chantiers s'entretenant par leur seule force d'inertie – le ministère des Affaires étrangères s'efforce désormais d'y mettre fin. Nous rappelions aussi que la collecte des données, fouilles ou prospections, n'obéissait pas à des procédures systématiques: introduits en France par l'archéologue tchèque Bohumil Soudsky, les décapages mécaniques, qui sont maintenant une évidence, venaient à peine de s'imposer malgré les polémiques (Demoule 1992); et la question de l'échantillonnage (sampling) commençait depuis peu à se poser. Quarante ans plus tard, alors que l'archéologie préventive représente désormais 95 % des fouilles en France, si elle est à peu près résolue pour les sondages préalables dont on estime qu'ils doivent concerner au minimum 10 % de la surface (seuil pas toujours respecté, loin s'en faut!), elle ne l'est toujours pas pour les prescriptions de sondages et de fouilles, qui se font de manière hétérogène selon les régions, ne concernent que 20 % des surfaces aménagées chaque année et se concentrent sur les grands travaux. Or, un colloque a récemment montré que les surfaces concernées par ces grands travaux ne sont pas forcément représentatives des zones archéologiques, et qu'il vaudrait sans doute mieux ouvrir des fenêtres régionales où les fouilles seraient systématiques, à l'instar de ce qui est pratiqué en écologie (Brun, Marcigny & Vanmoerkerke 2019).

La description nous paraissait en revanche un problème relativement maîtrisé, l'espoir de construire des codes descriptifs universaux, qui seraient un peu l'équivalent de la table de Mendeleïev pour les physiciens, s'étant estompé pour faire place à des typologies *ad hoc*. Et comme nous l'écrivions, « la description n'est plus un problème, il n'y a que des problèmes de description ». Quant aux traitements, au moment de l'explosion des tests statistiques et de l'« analyse des données », l'enseignement de Gardin nous avait permis de ne pas y voir une procédure magique presse-bouton mais une démarche par allers et retours – disposition d'esprit qu'il n'est pas inutile de continuer à encourager, même si elle s'est banalisée.

Interpréter ?

La question centrale de l'interprétation était déclinée en deux volets: les mécanismes de la preuve et les théories interprétatives. La *New Archaeology* nous intéressait notamment parce qu'elle s'était explicitement interrogée sur la manière de prouver, une situation qui n'était pas spécifique à l'archéologie. Qu'elles portent sur des populations vivantes ou disparues, les différentes sciences humaines mettent en évidence des phénomènes, sinon des modèles, qui ne sont généralement pas perçus en tant que tels par ceux qui les vivent. Les travaux de Gardin allaient

dans le même sens, même s'il sortait de l'influence stricte du Cercle de Vienne et de l'École de Francfort (Hempel, Carnap, Popper & co), références obligées des *New Archaeologists*, pour revendiquer plus de souplesse, tel le « *anything goes* » de Paul Karl Feyerabend (1924-1994), philosophe des sciences adepte du relativisme.

Le second volet était celui des théories interprétatives (Demoule 2009). De ce point de vue, les modes intellectuelles changent. Notre article évoquait notamment les débats autour du marxisme, alors redécouvert aux États-Unis, et la polémique entre Pierre Clastres (1934-1977) et Maurice Godelier. Celui-ci ne se réclame plus du matérialisme historique¹, tandis que l'ouvrage culte de Pierre Clastres (1974) est revenu au premier plan avec l'émergence d'une « anthropologie anarchiste » dont il fut l'un des initiateurs. Elle est défendue aujourd'hui par Marshall Sahlins, James Scott, David Graeber et David Wengrow, lesquels, autour de la question des résistances aux pouvoirs, labourent aussi bien le terrain de l'anthropologie que de l'archéologie. Mais le marxisme archéologique reste vivant en Italie, en Espagne, dans les pays d'Amérique du Sud et notamment en Argentine ou encore en France avec les travaux de Christophe Darmangeat (2009).

Nous évoquons aussi la sociobiologie, assez peu visible mais sous-jacente dans les sciences sociales autour du darwinisme social et, finalement, de la légitimité ou non des inégalités sociales. En revanche, la *New Geography* et l'archéologie spatiale sont devenues des méthodes normales d'approche, perfectionnées par les systèmes d'information géographique (SIG), sans constituer un champ théorique à proprement parler.

Du postmodernisme et de ses non-conséquences

Que s'est-il passé depuis 1980 ? Il y eut, on le sait, l'essor spectaculaire du mouvement dit postmoderniste dans les sciences humaines et sociales anglo-saxonnes. En archéologie, ce mouvement s'autoproclama « post-processuel », par opposition à la *New Archaeology* rebaptisée rétrospectivement « processuelle », et en référence au mouvement philosophique dit « postmoderne ». En dehors du conflit de générations, très vivace dans le système académique ultra-compétitif des pays anglo-saxons et assimilés, où les chercheurs ne bénéficient qu'assez tardivement d'un poste stable, cette prise de pouvoir et de capital symbolique était censée s'appuyer sur des philosophes français regroupés aux États-Unis sous le label « *French Theory* », et qui comprenaient essentiellement Jacques Derrida (1930-2004), Jean-François Lyotard (1924-1998), dont le livre, *La condition postmoderne*, est à l'origine du vocable, Pierre Bourdieu (1930-2002), Bruno Latour, Michel Foucault (1926-1984), Gilles Deleuze (1925-1995), voire Jacques

1. Dans *L'Idéal et le Matériel* (1984), Godelier essayait encore d'intégrer le concept de « rapports sociaux de production » dans le modèle interprétatif plus global de la production des rapports sociaux. Trente ans plus tard, le réel, le symbolique et l'imaginaire lui apparaissent comme indissociablement liés et ne dérivant pas des rapports de production (Godelier 2015).

Lacan (1901-1981), sinon même Maurice Merleau-Ponty (1908-1961). Ces philosophes et sociologues aux positions très diverses étaient régulièrement invités à enseigner dans les départements de français des universités nord-américaines les plus prestigieuses. Et, par-delà leurs différences, tous manifestaient la volonté de « déconstruire » les « grands récits ». Tout devenant « récit » (*narrative*), la notion d'objectivité, sinon de preuve, mise au cœur de ses recherches par la génération archéologique précédente, se diluait et n'était plus qu'affaire de point de vue individuel. Ce mouvement fut particulièrement ravageur en anthropologie sociale, mais aussi en histoire. En archéologie, où les faits étaient peut-être plus tangibles, sinon têtus, il eut des aspects positifs, en attirant par exemple l'attention sur le rôle des femmes avec la *Gender archaeology*, et plus généralement en rappelant l'importance des idéologies, par opposition aux problématiques précédentes, plus soucieuses des relations entre sociétés et environnement. Lié aux babyboomers anglo-saxons, le post-processualisme déclina peu à peu à partir du début du XXI^e siècle. La fréquentation régulière des congrès de la *Society for American archaeology* permit d'assister à un retour de plus en plus important des enquêtes de terrain appuyées sur des données importantes. Il est vrai que la montée parallèle des angoisses écologiques favorisait le retour des problématiques environnementales, comme en témoignaient les débats autour de la notion d'« effondrement » (collapse).

Comme l'une d'entre nous l'a écrit dans plusieurs articles (Coudart 1998, 2006 ; Coudart & Olivier 1995), le post-modernisme archéologique, malgré la nationalité des philosophes qui l'ont inspiré, avait peu de chance de se développer en France, aux traditions intellectuelles bien différentes des celles des États-Unis. L'archéologie du genre a néanmoins fini, avec raison, par y émerger au cours des années 2010 (Demoule 2012b, Trémeaud 2015).

Où sont les débats ?

Il y avait peut-être aussi de mauvaises raisons pour que l'archéologie postprocessuelle ne se développe pas en France, liées au manque de débats sur l'archéologie théorique. Celui-ci tenait à une tradition relativement « descriptive », comme la qualifia Lev Klejn (1980), et à l'éclatement de cette science en deux sous-disciplines longtemps séparées l'une de l'autre : d'un côté, une archéologie classique et humaniste fortement liée à l'histoire et à la philologie, et longtemps considérée comme une « discipline auxiliaire de l'histoire » ; de l'autre, une archéologie préhistorique construite sur un modèle géologique de « boîtes » culturelles successives – l'ensemble se tenant à égale distance des traditions modélisatrices anglo-saxonnes et des traditions historico-culturelles germaniques, dans une insularité continentale (Audouze & Leroi-Gourhan 1981). Nous nous en sommes d'ailleurs expliqués, en anglais, dans un article collectif (Cleuziou *et al.* 1991).

Une autre raison du faible niveau de débat est, sans doute et de plusieurs manières, la place prise par l'archéologie préventive. D'une part, et *Les nouvelles de l'archéologie* y ont activement participé, il a fallu construire l'appareil

législatif qui a débouché sur la loi de 2001 ; d'autre part, il a fallu ensuite défendre ses acquis face au système concurrentiel commercial, mis en place en 2003 et qui constitue toujours une très sérieuse menace pour la discipline ; enfin, si l'archéologie préventive a apporté une masse considérable et croissante de données, les moyens symétriques pour les traiter et les publier ne lui ont jamais été accordés, le ministère de la Recherche s'avérant totalement défaillant sur ce point. Les archéologues ont donc eu peu de temps à consacrer aux questions plus théoriques, à quelques exceptions près (Boissinot 2015). Et alors que, ayant critiqué les générations précédentes pour ne pas avoir été assez théoriciennes, nous nous attendions à faire à notre tour l'objet un jour de critiques équivalentes mais encore plus pointues, cela n'a pas été du tout le cas, du moins jusqu'à présent. Au contraire.

Mais qu'est-ce, finalement, que l'« archéologie théorique » ? Celle au sens de Klejn (1980) n'était pour Gardin (1979) qu'une « archéologie générale ». Plus récemment, un collectif dirigé par les Britanniques John Bintliff et Mark Pearce a prédit la mort de la théorie archéologique (Bintliff & Pearce 2011). De fait, le cas français est loin d'être unique. Certains proclament ces temps-ci l'avènement d'une « troisième révolution scientifique » en archéologie : après l'émergence de la discipline au milieu du XIX^e siècle, puis celle du radiocarbone et de l'archéométrie dans

les années 1950-1960, viendrait celle des *big data*, des modèles quantitatifs, de la paléogénétique et des analyses isotopiques ou au strontium, entre autres. Mais il s'agit plutôt de purs progrès techniques, certes indispensables et stimulants mais dépourvus de toute dimension théorique. À preuve, l'utilisation par certains généticiens de modèles simplistes, assimilant biologie et culture, dans la lignée de la craniométrie du XIX^e siècle.

Un dernier point. Ce qu'envisageaient peu *Les nouvelles de l'archéologie* des années 1980-1990, attentives pour l'essentiel au fonctionnement de la discipline et à ses débats internes, c'était le rôle social de l'archéologie, même si la question de sa diffusion a été régulièrement traitée. C'est pourtant son intérêt social qui a permis d'imposer et de défendre l'archéologie préventive auprès du public. L'expression « faire l'archéologie de », pour parler de l'histoire ou de l'origine de quelque chose, est devenue courante. Les débats autour de l'anthropocène, des effondrements civilisationnels, de la nature inévitable ou non des inégalités et de la violence, mais aussi des migrations et des identités (Coudart & Olivier 1995, Demoule & Stiegler 2008), non seulement s'appuient pour l'essentiel sur les données de l'archéologie, mais font de l'archéologie une partie prenante de toutes ces questions essentielles et ouvertes, sinon vitales. D'une certaine manière, l'archéologie a changé d'échelle.

Bibliographie

- AUDOUZE, FR. (DIR.). 1986. « Dossier : la Préhistoire aux États-Unis », *Les nouvelles de l'archéologie*, 22 : 7-67. https://www.persee.fr/issue/nda_0242-7702_1986_num_22_1.
- AUDOUZE, FR. & LEROI-GOURHAN, A. 1981. « France : a continental insularity », *World Archaeology*, 13-2 : 170-189.
- AUDOUZE, FR. & PERLÈS, C. (DIR.). 1980. « Dossier : l'ethnoarchéologie », *Les nouvelles de l'archéologie*, 4 : 7-46. https://www.persee.fr/issue/nda_0242-7702_1980_num_4_1.
- BINTLIFF, J. & PEARCE, M. (DIR.). 2011. *The death of archaeological theory*. Oxford (Royaume Uni), Oxbow books (Series « Oxbow insights in archaeology » ; 1), 96 p.
- BOISSINOT, PH. 2015. *Qu'est-ce qu'un fait archéologique ?* Paris, École des hautes études en sciences sociales, 367 p.
- BRUN, P., MARCIGNY, C. & VANMOERKERKE, J. (DIR.). 2019. *L'archéologie préventive post-Grands Travaux : traiter de grandes surfaces fractionnées et discontinues, de l'instruction des dossiers d'aménagement aux modèles spatiaux* : actes de la table ronde de Châlons-en-Champagne, 31 mai-1^{er} juin 2012. Reims, Société archéologique champenoise, 262 p.
- CHAPELOT, J. & SCHNAPP, A. (DIR.). 1984. *La politique de l'archéologie en Europe* : actes de la table ronde tenue à Paris les 4 et 5 avril 1978. Paris, Éditions du CNRS, 132 p.
- CLASTRES, P. 1974. *La société contre l'État : recherches d'anthropologie politique*. Paris, Les Éditions de Minuit (coll. « Critique »), 192 p.
- CLEUZIQU, S. & COUDART, L. 1984. « Qui reçoit "Les nouvelles de l'archéologie" ? », *Les nouvelles de l'archéologie*, 15 : 7-17. www.persee.fr/doc/nda_0242-7702_1984_num_15_1_1255 ; doi : <https://doi.org/10.3406/nda.1984.1255>.
- CLEUZIQU, S., COUDART, A., DEMOULE, J.-P. & SCHNAPP, A. 1991. « The Use of Theory in French Archaeology ». In : I. Hodder (dir.), *Archaeological Theory in Europe, the last three decades*. Londres (Royaume-Uni), New York (États-Unis), Routledge : 91-127.
- CLEUZIQU, S. & DEMOULE, J.-P. (COORD.). 1980a. « Dossier : l'archéologie théorique », *Les nouvelles de l'archéologie*, 3 : 7-43. https://www.persee.fr/issue/nda_0242-7702_1980_num_3_1.
- CLEUZIQU, S. & DEMOULE, J.-P. 1980b. « Situation de l'archéologie théorique », *Les nouvelles de l'archéologie*, 3 : 7-15. www.persee.fr/doc/nda_0242-7702_1980_num_3_1_1921 ; DOI : <https://doi.org/10.3406/nda.1980.1921>.
- 1980c. « Enregistrer, gérer, traiter les données archéologiques ». In : A. Schnapp (dir.), *L'archéologie aujourd'hui*. Paris, Hachette : 87-134.
- CLEUZIQU, S., DEMOULE, J.-P. & SCHNAPP, A. 1973. « Renouveau des méthodes et théorie de l'archéologie (note critique) », *Les Annales Économies, Sociétés, Civilisations*, 28^e année, 1 : 35-51. www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1973_num_28_1_293329 ; DOI : <https://doi.org/10.3406/ahess.1973.293329>.
- COUDART, A. 1988. « 33 numéros, 2 980 pages de texte, de l'information, de la politique... et de la science, un titre devenu une institution. "Nouvelles de l'archéologie" : bilan de 9 années d'existence », *Les nouvelles de l'archéologie* : 7-16. https://www.persee.fr/doc/nda_0242-7702_1988_num_30_1_2188.
- 1994. « Le temps de la maison... Le temps de la culture ». In : B. Latour & P. Lemonnier (dir.), *De la Préhistoire aux missiles balistiques : l'intelligence sociale des techniques*. Paris, Éditions La Découverte : 228-252.
- 1998. « Pourquoi n'y a-t-il pas d'archéologie "post-processuelle" en France ? », *Les nouvelles de l'archéologie*, 72 : 41-44.
- 2006. « Is archaeology a science, an art or a collection of individual experiments... ? », *Archaeological Dialogues*, 13-2 : 132-138. doi:10.1017/S1380203806222086.
- 2009. « Le rôle de la revue *Les Nouvelles de l'archéologie* ». In : Ch. Landes. & J.-P. Demoule, *La fabrique de l'archéologie en France* : actes du colloque organisé par l'INHA (Institut national de l'histoire de l'art) et l'Inrap, février 2008. Paris, Éditions La Découverte : 163-177.
- COUDART, A. & DEMOULE, J.-P. 1994. « Des archéologues au pays de Mickey Mouse »,

Les nouvelles de l'archéologie, 57 : 43-45.

COUDART, A. & OLIVIER, L. 1995. « Archéologie dans l'histoire, archéologie sans histoire : les archéologues au cœur de la crise de la modernité », *Les nouvelles de l'archéologie*, 62 : 29-33.

DARMANGEAT, CH. 2009. *Le communisme primitif n'est plus ce qu'il était : aux origines de l'oppression des femmes*. Toulouse, Smolny, 464 p.

DEMOULE, J.-P. 1992. « Vingt ans après : l'influence de Bohumil Soudsky dans l'archéologie française ». In : A. Duval (dir.), *La Préhistoire en France : musées, écoles de fouille, associations... du XIX^e siècle à nos jours*. Paris, Éditions du CTHS (Comité des travaux historiques et scientifiques) : 49-59.

- **2009.** « Théories et interprétations en archéologie ». In : J.-P. Demoule, F. Giligny, A. Lehoërff & A. Schnapp, *Guide des méthodes de l'archéologie* (3^e éd.). Paris, Éditions La Découverte (3^e éd.) : 200-247.

- **2011.** « Nouveaux moyens, nouveaux financements, nouvelles problématiques en archéologie ». In : *La mondialisation de la recherche*. Paris, Collège de France (coll. « Conférences »). <http://conferences-cdf.revues.org/329>.

- **2012a.** « L'intégration interdisciplinaire en archéologie ». In : S. Archambault de Beaune & H. Francfort (dir.), *L'archéologie en mouvement, Hommes, objets, espaces et temporalités : actes du colloque INSHS (Institut national des sciences humaines et sociales) - CNRS, Paris, juin 2010*. Paris, CNRS Éditions : 32-38.

- **2012b.** « Pouvoirs, sexes et genres », *Les nouvelles de l'archéologie*, 127 : 21-25. <http://journals.openedition.org/nda/1319>; DOI : 10.4000/nda.1319.

- **2012c.** « Quarante ans après : une génération ». In : J. Giraud & G. Gernez (dir.), *Aux marges de l'archéologie : hommage à Serge Cleuziou*. Paris, De Boccard (coll. « Travaux de la maison René-Ginouès » ; 16) : 19-33.

DEMOULE, J.-P. & STIEGLER, B. (DIR.). 2008. *L'avenir du passé, modernité de l'archéologie : actes du colloque international organisé par le Centre Pompidou et l'Institut national de recherches archéologiques préventives en partenariat avec France Culture, 23-24 novembre 2006*. Paris, Éditions La Découverte, 252 p.

GARDIN, J.-CL. (DIR.). 1970. *Archéologie et calculateurs, problèmes sémiologiques et mathématiques*. Paris, Éditions du CNRS (Coll. « Colloques nationaux du CNRS », Marseille 7-12 avril 1969).

GARDIN, J.-CL. 1979. *Une archéologie théorique* : trad. par l'auteur de *Theoretical archaeology*. Paris, Hachette (coll. « L'Esprit critique »), 339 p.

GARDIN, J.-CL. ET AL. 1987. *Systèmes experts et sciences humaines : le cas de l'archéologie*. Paris, Éditions Eyrolles, XIII-269 p.

GODELIER, M. 1984. *L'idéal et le matériel : pensée, économies, sociétés*. Paris, Fayard (coll. « Sciences humaines »), 350 p.

- **2015.** *L'imaginé, l'imaginaire et le symbolique*. Paris, CNRS Éditions, 281 p.

KLEJN, L. S. 1980. « Panorama de l'archéologie théorique ». In : A. Schnapp (dir.), *L'archéologie*

aujourd'hui. Paris, Hachette-Littérature (coll. « Bibliothèque d'archéologie ») : 263-304.

LYOTARD, J.-FR. 1979. *La condition post-moderne : rapport sur le savoir*. Paris, Les Éditions de Minuit (coll. « Critique »), 128 p.

NDA. 1979. « Dossier : Archéométrie », *Les nouvelles de l'archéologie*, 1 : 6-45. https://www.persee.fr/issue/nda_0397-2062_1979_sup_1_1.

NDA. 1981a. « Dossier : l'archéologie au ministère de la Culture (1977-1981) », *Les nouvelles de l'archéologie*, 6 : 9-72. https://www.persee.fr/issue/nda_0242-7702_1981_num_6_1.

NDA. 1981b. « Colloque national sur la recherche et la technologie : assises régionales », *Les nouvelles de l'archéologie*, n° spécial 1. https://www.persee.fr/issue/nda_0242-7702_1981_hos_1_1.

NDA. 1981c. « Colloque national sur la recherche et la technologie : Journées nationales de la recherche archéologique, Paris, 18-19 décembre 1981 », *Les nouvelles de l'archéologie*, n° spécial 2. https://www.persee.fr/issue/nda_0242-7702_1981_hos_2_1.

NDA. 1982. « Dossier : archéologie et aménagement », *Les nouvelles de l'archéologie*, 9 : 7-60. https://www.persee.fr/issue/nda_0242-7702_1982_num_9_1.

TRÉMEAUD, C. (DIR.). 2015. « Dossier : Genre et archéologie », *Les nouvelles de l'archéologie*, 140 : 3-60. <https://journals.openedition.org/nda/2954>.